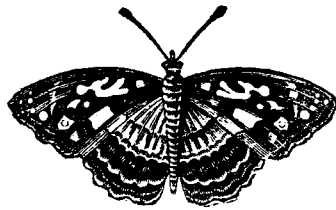


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



# LE PAPIERON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## UN COMBAT DE TAUREAUX

A NIMES.

Nous voici en face des siècles... A l'aspect de cet amphithéâtre immense dont la forme ovale frappe l'œil du voyageur, de ces blocs énormes de pierre que l'art des machines parvint à entasser, à aligner symétriquement en gradins sur toute cette surface; en voyant ces arceaux innombrables, ces galeries élégantes, cette arène disposée pour des jeux sanglans, on se demandé si ce fut ici la demeure des maîtres du monde; on cherche avidement les places désignées où le peuple contemplant avec respect le voile des vestales, les faisceaux des licteurs, la robe des consuls.

Ici fut seulement une colonie; mais le peuple-roi l'aimait par dessus toutes les autres; comptez les temples, les aqueducs et les tours, vous verrez s'il se plaisait dans la cité de *Nemausus*. Agrippa s'assit dans cette enceinte; il y ordonna des jeux en l'honneur d'Auguste, et le peuple reconnaissant y exaltait jusqu'aux cieux les *princes de la jeunesse*, héritiers futurs de l'empire.

Ces souvenirs sont évanouis. L'édifice subsiste, mais des fentes des gradins brisés s'échappe une végétation robuste qui s'est dix-huit fois renouvelée avec les siècles. Quelques arceaux portent la trace d'une fumée noirâtre, et la courbe magnifique qui couronne le mo-

nument est interrompue à ce seul endroit. Qui porta sur le noble édifice une main impie? Quel bras s'arma de la torche pour le détruire? Les compagnons de Charles-Martel attaquant avec le fer et la flamme les Sarrazins retranchés dans ce monument; il le fallait. Ainsi les chrétiens sauvèrent l'avenir de la civilisation.

Revenons à notre époque. Une foule immense couvre les marches du cirque. Les *Arènes*, voilà le nom que ce peuple donne à l'amphithéâtre. Comme le peuple ancien, il est avide de jeux et de fêtes; comme lui il vient assister à de sanglantes solennités.

Sous la porte du couchant retentissent des mugissemens. Une étable contient six taureaux noirs aux cornes aiguës. Ils ont été cette nuit amenés des marais de la Camargue dans la prison de l'amphithéâtre. Ce jour est le second de leur captivité, et ils n'ont pris aucune nourriture. Le taureau de la Camargue ne se nourrit point dans l'esclavage, il y mourrait plutôt. Sa force et sa liberté, voilà sa vie; et dans son île solitaire, située entre deux branches du Rhône, il est indépendant du joug que l'homme, avide de conquêtes, fait peser sur tous les autres animaux.

La foule couvre l'arène; elle s'éclaircit tout à coup pour se réfugier sous les balustrades qui se prolongent autour du cirque, asile offert par la prévoyance des uns à l'imprudence des autres. Tout fuit; le taureau

a paru. Il s'avance rapidement, croyant à cette liberté qu'il espère; mais soudain détrompé, se voyant l'esclave des hommes, il s'arrête, s'étonne et mugit.

Provoqué par des cris, piqué avec de longs roseaux, ou insulté en passant par des coups qui atteignent son corps et jusqu'à sa noble figure, l'animal s'est décidé à combattre. Il s'élançait sur la foule; elle disparaît. Ici, un murmure qui se prolonge reproche aux uns leur faiblesse, aux autres leur inertie. Là, on applaudit à celui qui a esquivé le danger avec adresse. Partout où ce danger existe, le jeu paraît noble à l'homme. Il y a quelque chose de chevaleresque dans les périls que le courage cherche et qu'il pourrait éviter. On dirait un tournoi du moyen âge, et comme alors l'œil distingue sur toutes les places du cirque des châles éclatans, des ombrelles brillantes, qui de loin annoncent aux hommes que la beauté les voit et applaudit à la valeur!

La scène change. Ce ne sont plus des provocations stériles ou un danger incertain. Un homme, deux, trois, ont été atteints par la corne menaçante, et leurs corps lancés dans l'air retombent sur l'arène avec un bruit sourd. Un cri terrible s'élève, la foule l'entend et frémit; le monstre vainqueur, la tête haute, l'œil étincelant, la bouche écumante, se promène fièrement, maître de l'espace, autour de trois cadavres inanimés. Sa force, sa majesté, sa gloire entraînent les suffrages. On applaudit, et trois hommes ont cessé de vivre! Et ces hommes étaient peut-être époux et pères! Et ce peuple, qui applaudit au sang, retournera dans quelques jours à cette place, pour y revoir encore verser du sang!

## L'ILE-BARBE

### Et la Cour de la Belle-Allemande.

(EXTRAITS HISTORIQUES.)

C'est à la distance d'une lieue de Lyon que s'élève, au milieu de la Saône, cette île charmante si connue de nos jours sous le nom d'*Ile-Barbe*, par corruption de celui d'*Ile* barbare qu'elle porta dans les premiers siècles. Ce dernier nom lui fut donné sans doute à cause de ses rochers, des buissons épineux dont elle était couverte, et d'un grand nombre de reptiles et d'animaux venimeux qui en faisaient leur repaire. Ce pittoresque séjour, devenu l'objet de nos promenades, de nos fêtes champêtres, et quelquefois de nos rêveries solitaires, n'est pas moins intéressant sous ses rapports historiques. En 203, au commencement du 3<sup>me</sup> siècle de notre ère, il devint le refuge et l'asile des chrétiens qui s'échappèrent de la ville de Lyon pour se soustraire à la persécution d'Antonin. On prétend que l'odeur agréable d'une sainte conversation leur attira un grand nombre de disciples et de compagnons, ou, si

vous aimez mieux, de fainéans et d'hypocrites. Quoi qu'il en soit, un nommé Longinus, seigneur de ces contrées, imagina de les rassembler et fit construire à ses frais un monastère à la pointe septentrionale de l'île. Bientôt tous les pays circonvoisins y concentrèrent leur dévotion, et cette communauté ne tarda pas à s'enrichir des offrandes que vinrent y déposer ceux qu'on appelait alors les fidèles. Peu à peu cet emplacement fut défriché; de jolies maisons furent construites; de charmans jardins, peuplés d'arbres et de fleurs, et d'agréables promenades en ayant chassé les ronces et la liane, firent comme aujourd'hui de cet espace un petit Eden. Enfin, ce terrain autrefois si sauvage devint extrêmement fertile par le soin des moines qui suivirent d'abord la règle de St-André, puis celle de St-Martin, puis, en dernier lieu, celle de St-Benoit. Les fêtes principales de l'île étaient celle de St-Martin, celles de Pâques et de la Pentecôte, que nous avons conservées de nos jours, et celle de l'Ascension. On rapporte que ce dernier jour, les chefs de la famille de Mont-d'Or, issue du célèbre Roland, y venait chaque année exposer, dans l'église, à la vénération du peuple, le cor d'ivoire de ce fameux paladin; que cette cérémonie assez remarquable dura jusqu'en 1562, époque à laquelle les hérétiques pillèrent l'abbaye, et que ce cor, alors dépouillé de ses ornemens, demeura depuis dans les archives.

Ce fut environ un siècle après, au mois d'août 1651, que s'opéra la sécularisation de cette abbaye; dès ce moment on vit se convertir ces fêtes de dévotion en fêtes purement baladoires, et le concours de ceux qui s'y rendirent ne fut pas moins nombreux qu'auparavant; mais ce changement de choses saintes en choses profanes, nous priva de la bénédiction que Pie VII devait y donner le 17 avril 1805, sur un autel dressé à cet effet dans la partie supérieure de l'île.

Ce fut donc à partir de 203, pour reprendre cette esquisse d'un peu plus haut, que devint florissant le monastère de l'île-Barbe. Les rois, les princes, les grands seigneurs l'enrichirent de terres, de fiefs et de droits seigneuriaux. Charlemagne forma le projet d'y venir prendre quelque repos lorsque les grandes affaires de l'empire le lui permettraient. Il y fit même recueillir pour son usage une bibliothèque magnifique, connue dans l'histoire sous le nom de librairie de Charlemagne, et que les Vandales détruisirent. Plus tard, Louis-le-Débonnaire leur accorda le pouvoir de tenir des barques sur les rivières de Rhône, Saône et Doubs, avec exemption de toutes visites et impositions. Mais comme moinerie et cupidité sont volontiers inséparables, ces pauvres religieux se figurèrent qu'exemption de péage voulait dire aussi avoir le droit d'en établir un à leur profit; ils se mirent donc à le percevoir sur la Saône jusqu'à Lyon. Cependant les négocians de ce temps-là, révoltés par de semblables vexations, envoyèrent des arbalétriers pour défendre leurs transports

contre les inquisitions du sire abbé. De leur côté les moines sentirent la nécessité de leur opposer en cette partie un poste de gens d'armes et de péagers qui protégeraient l'exercice de cette servitude, à leur avis fort légitime. Ce fut dans cette circonstance que Guy de Ferlay, comte de Sathonay, pour délivrer son ami qui s'était laissé prendre en terre sainte par les mécréans, leur céda pour deux cents écus d'or, et sous condition de rachat, un terrain considérable sur lequel fut élevée la tour barbare, aujourd'hui la *Tour de la Belle Allemande*.

( *La fin à un prochain Numéro.* )

## GALERIE LYONNAISE.

### LÉONNIE.

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

GRESSET.

Connaissez-vous Léonnie l'institutrice ?.. non ! — ma foi tant pis ; si j'avais comme vous des enfans à faire élever et que je ne connusse pas Léonnie, je ne dormirais pas avant de l'avoir trouvée, car les bonnes institutrices sont aussi rares que les fournisseurs intègres. Comme en ma qualité d'ancien professeur j'ai été en rapport avec elle, permettez que je vous en fasse un croquis, il vous aidera peut-être à la découvrir.

Léonnie est aussi modeste que je suis franc ; elle se donne 17 ans, tandis que je lui en crois trente. Mais la pratique des grandes vertus, l'exercice des beaux arts et surtout l'étude des sciences usent si vite un corps de femme, qu'il n'y aurait rien d'étonnant que je me trompasse. — Sa taille, au dessous de la moyenne, est restée sans développement ; les formes divines dont la nature a orné la femme lui manquent complètement. — Se sont-elles fondues dans le travail et la méditation, ou la providence, connaissant sa destinée, les lui a-t-elle refusées comme choses inutiles et périssables ? c'est ce que je ne vous dirai pas, parce qu'avant tout je suis discret ! — Toujours est-il que sa robe se dessine sur elle comme une toile cirée sur un colis. Elle a de grands pieds, de grandes mains, de grandes oreilles, choses indispensables, à la vérité, dans son état, et une bouche de trois pouces de circonférence mesurée au pied de roi ; enfin tout est grand chez elle, depuis son ame qui ne pense qu'à Dieu et à M. le vicaire, jusqu'à son esprit qui ne peut rien concevoir au dessus de l'in-12 de Lhomond et de l'in-18 du diocèse de Lyon.

Vous, Mesdames, qui la connaissez, vous allez peut-être me dire que je flatte son portrait ! — C'est un crime horrible en peinture il est vrai, mais dont le coupable est toujours absous devant le jury des femmes !...

Pour en revenir à Léonnie, elle ne peut supporter

personne chez elle, excepté ceux qui la flattent et qui critiquent les autres ; excepté M. le vicaire qui a ses droits d'entrée et de surveillance dans le pensionnat ; excepté les professeurs d'écriture, de musique, de langues, de danse et de dessin dont elle use les talens et les soins pour se faire une réputation, et sans lesquels sa nullité paraîtrait au grand jour. — Aussi parlez-leur du profond savoir de Léonnie ; ils vous diront comme elle fait la *ronde* et la *bâtarde* avec goût, comme elle excelle dans les *roulades*, les *entrechats* et les poses naturelles, comme elle est *cuirassée* sur sa langue, et forte sur la bosse.

A l'entendre parler, elle ne mange presque rien, quelques biscuits, quelques sucreries ; on dirait une linotte ; mais je sais de bonne part qu'elle dîne aussi copieusement qu'un ex-député de M. de Villele.

Dernièrement, je me trouvai à un repas de noces avec elle, car elle va partout où on l'invite, et quelquefois même où on ne l'invite pas. Elle fut placée presque à côté de moi ; on se laissait souvent aller à des propos de circonstance capables d'alarmer la pudeur la moins farouche. Eh bien ! elle ne rougit pas une fois ; elle n'en but pas un verre de moins ; loin de là, elle prit part aux ricochets, autant que sa bouche pleine lui permit de le faire ; et si son esprit fit défaut, elle fit du moins preuve d'une grande expérience. Quand elle eut mangé de tous les mets, bu de tous les vins, goûté de tout le dessert, elle leva la tête, et sa voix, libre enfin de tous liens, domina celle de tous les convives. C'était un vrai moulin à paroles, une fontaine intarissable d'où découlaient musique, dessin, histoire, littérature, science, politique et religion. C'est que lorsqu'on a, comme je vous l'ai déjà dit, lu l'in-12 de L'homond et l'in-18 du diocèse de Lyon, on peut causer de tout comme elle en cause !... Aussi excita-t-elle un tonnerre d'applaudissemens. Depuis ce temps-là, elle se croit orateur du premier ordre, et se plaint amèrement de ce qu'une injuste loi éloigne les femmes de la tribune nationale, où elle pourrait, dit-elle, parler tout aussi bien que certains députés. En attendant, pour fortifier son éloquence, elle va tous les dimanches entendre prêcher M. le vicaire.

Et voilà comment la nature fait quelquefois des êtres qui, au lieu de l'instruire, seraient tout au plus bons à amuser la société.

JOANNÈS C.

### Un Rendez-vous au Cimetière.

Où vont-ils tous les deux,  
Se tenant par la main, et la tête baissée,  
Le silence à la bouche et des larmes aux yeux ?  
Sur leurs fronts on peut lire une grande pensée.



Oh ! qu'elle est belle avec son grand œil noir,  
Sa taille souple et sa simple parure !  
Elle apparaît aussi blanche , aussi pure  
Que l'astre des amans au milieu d'un beau soir.

Lui, jeune encor , fait voir sur son visage ,  
Une ame d'homme et de tendres regards :  
Sur son front blanc , ses blonds cheveux épars ,  
Tempèrent de ses traits la rudesse sauvage.

D'amour c'était un rendez-vous ;  
Voyez , ils vont au cimetière ;  
Là-bas , auprès d'une humble pierre ,  
A présent ils sont à genoux.

O vous disait la jeune fille ,  
O vous les auteurs de ses jours ,  
Qui maintenant devenez ma famille ,  
Bénissez nos amours.

Vous demandiez , à votre heure suprême ,  
Que votre fils pût trouver le bonheur ;  
Il dit qu'il n'est que dans mon cœur ,  
Il est heureux... Bénissez-moi, je l'aime !

Il est seul à présent , je serai tout pour lui !  
De fleurs je sèmerai sa vie ;  
Toujours je serai son amie ,  
Toujours je l'aimerai , je le jure aujourd'hui !

Elle se tait. Sous ses genoux la terre  
A tressailli ; puis une voix légère ,  
Lui dit : ma fille , ma Clara ,  
Que mon fils soit heureux , le ciel te le rendra !

Joseph M.



## CHRONIQUES LYONNAISES.

On a repris , mercredi , au Grand-Théâtre le charmant opéra du *Dieu et la Bayadère*. Lecomte était chargé du rôle de Brama , et sa femme de celui de Zoloë. M<sup>lle</sup> Otz remplaçait Julie Berthaud ; ces trois artistes avaient à lutter contre de bien puissans soutiens , mais ils ont lutté avec avantage , et l'ensemble de cette représentation a été des plus satisfaisans. Lecomte et M<sup>lle</sup> Otz , ont fort bien chanté , et M<sup>me</sup> Lecomte , sans faire oublier sa charmante devancière , a été ravissante de grâce et de légèreté. M<sup>lle</sup> Leroux a eu aussi sa juste part dans les applaudissemens du public , et Serda a donné une nouvelle vie au personnage d'*Olifour* que *Dérubelle* ne nous avait pas habitué à entendre chanter avec autant de talent et de moyens. *Le Dieu et la Bayadère* nous paraît de nouveau appelé à un long et honorable succès. Nous engageons seulement la direction à se montrer un peu moins avare de feux rouges et de feux de Bengale pour

donner de l'éclat au dénouement et pour que l'ascension de Brama n'ait pas l'air de se faire dans une cave.

— M<sup>me</sup> Masi , cantatrice italienne , traverse notre ville pour se rendre au théâtre de Naples , où elle est engagée. Le mérite distingué et la voix remarquable de cette jeune et jolie dame nous font désirer qu'elle se rende aux vœux des *dilettanti* de notre cité. Espérons que l'administration des théâtres comprendra assez ses intérêts pour ne pas laisser échapper la bonne fortune qui lui est offerte par l'arrivée de M<sup>me</sup> Masi , et qu'elle s'empressera de traiter avec elle pour quelques représentations.

— La foule était si considérable avant-hier aux Célestins que nous n'avons pas pu y entrer , et comme nous n'avons pas l'habitude de rendre compte d'un spectacle sans l'avoir vu , force nous est de renvoyer à mardi notre article sur les pièces qui ont été représentées.

— On vient de publier , et on trouve à Lyon , chez Bohaire , libraire , rue *Puits-Gaillot* , N<sup>o</sup> 9 , le nouvel ouvrage de M. Victor Hugo : *Le Roi s'amuse* , drame que l'autorité ministérielle a cru devoir arrêter à Paris , après la première représentation. Il est précédé d'une préface où l'auteur défend , avec talent et vigueur , la liberté du théâtre frappée au cœur par une semblable mesure. Nous croyons devoir citer parmi les pièces à l'appui d'un semblable procès , l'épigramme suivante qui circulait , dit-on , aux Français pendant l'orageuse première représentation de l'ouvrage :

*L'Enfant du miracle* à sa muse  
A fait faire un nouveau faux-pas ;  
Je ne sais si le roi s'amuse ,  
Mais il ne nous amuse pas !



A dater de ce jour , cet établissement , qui était rue Longue , n. 14 , vient de se transporter au local ci-dessus , où il continue le commerce de la papeterie en tout genre , des fournitures de bureau et des encres d'imprimerie.

INDUSTRIE FRANÇAISE.

PETIT ATLAS NATIONAL des 86 départemens de la France , publiés à 10 centimes chaque. Ces cartes , de format grand in-4<sup>o</sup> , sont gravées sur acier ; elles se tirent à 20,000 exemplaires. Il en paraît trente numéros par mois.

ATLAS UNIVERSEL , composé de 36 cartes ; elles seront , comme celles ci-dessus , gravées sur acier et publiées à 10 centimes. Les deux premières ont été mises en vente le 1.er novembre dernier.

On souscrit chez Baron , libraire , rue Clermont , n. 5.